langue et sur la plume. L'opération s'effectua avec rapidité et succès; elle n'en était pas moins des plus douloureuses; mais le patient monarque ne laissa échapper ni une seule plainte, ni un seul soupir; il semblait entièrement absorbé dans la contemplation des mystères de la Passion selon saint Matthieu, qu'il avait ordonné à son confesseur de lui lire pendant qu'on l'opérait. Quand il vit que l'opération était heureusement terminée, il ordonna à tous ceux qui se trouvaient présents de rendre grâces à Dieu, et à l'instant même tous tombèrent à genoux et prièrent avec ferveur et tendresse.

Indépendamment de la blessure que fit la lancette, il s'ouvrit deux autres fissures qui laissaient couler une si grande quantité de pus qu'il semblait impossible qu'une nature si maigre et si consumée pût fournir des matières à une si grande et si continuelle évacuation. Il en sortait deux pleines écuelles dans les pansements qu'on faisait matin et soir. Ce qu'il souffrait quand on lui seringuait les plaies et qu'on soutirait la matière ne peut s'expliquer.

La main du Seigneur semblait agglomérer les maux et multiplier les douleurs sur ce patient monarque. La faiblesse produite par des maladies si longues, l'ardeur de la fièvre qui le consumait, la soif insupportable de l'hydropisie, les furieuses douleurs des ulcères, tout le mortifiait et l'anéantissait à la fois. Les maux devenaient plus grands de jour en jour; chaque minute qui prolongeait son existence semblait un miracle, et, malgré tout cela,

on découvrait encore cette âme de fer, cet esprit invincible, luttant face à face et défiant un si grand mal. Il resta cinquante-trois jours dans cet état, toujours dans la même posture, la bouche en l'air, sans pouvoir se remuer d'aucun côté, sans qu'il fût possible de lui changer le linge qu'il avait sous lui, de sorte que les évacuations naturelles, le pus des abcès, ce qui coulait des emplâtres, la sueur de la phthisie le plongeait au milieu d'une saleté des plus dégoûtantes, dans le cloaque le plus immonde qu'on puisse imaginer; il s'exhalait une odeur insupportable, qui faisait horriblement souffrir un homme qui avait été, toute sa vie, si soigneux et si délicat; qui n'avait jamais pu supporter la plus petite tache sur le sol, ni la raie la plus légère sur la muraille. La dégoûtante pourriture où il gisait se communiqua à son corps. Ses épaules et ses reins se changèrent en une plaie énorme, aussi fétide, aussi dégoûtante que la cause qui l'avait produite, de sorte que, depuis le pouce du pied jusqu'au sommet de la tête, il n'avait rien de sain. Après trente-cinq jours de lit, on lui donna un lavement avec du bouillon de volaille et du sucre, qui produisit des évacuations pestilentielles si abondantes et si continues, qu'elles auraient suffi, à elles seules, pour détruire en peu de temps la nature la plus robuste. Ce nouvel accident augmenta ses souffrances d'une manière extraordinaire, parce que ces vapeurs corrompues, qu'il ne pouvait pas ne pas aspirer, ou lui causaient des léthargies des

plus profondes, dont il fallait l'éveiller, ou des insomnies terribles qui ne lui permettaient pas un moment de repos. En un mot, le tourment qu'il souffrait à toute heure était inappréciable. . . . .

Il ordonnait continuellement de remettre à son confesseur ou à son aumônier, qui était Garcia de Loaisa, nommé déjà archevêque de Tolède, des sommes considérables pour faire célébrer des messes, doter des orphelines, secourir des pauvres et des veuves, fonder des maisons religieuses, ériger des autels, enrichir des sanctuaires, sans oublier les hôpitaux et les autres œuvres de charité, de sorte que, seulement en argent, les sommes réparties en ces jours-là dépassèrent plus de quarante mille ducats.

Cependant il gouvernait toujours; il donnait toujours quelques ordres à son favori Cristobal de Mora. Lorsqu'il apprit que les bulles étaient arrivées pour l'archevêque élu de Tolède, il voulut le faire sacrer immédiatement; à cet effet, il fit appeler le nonce de Sa Sainteté, Camilo Cayetano, don Andrès Pacheco, évêque de Ségovie, l'évêque d'Osma, et, le 16 août, la cérémonie eut lieu, avec toute la solennité et la pompe possibles, dans la grande chapelle du temple, afin qu'il pût la voir de son lit.

Quand le sacre fut terminé, il appela le Nonce et lui demanda de lui accorder, au nom du Pontife, la bénédiction apostolique, l'indulgence plénière pour l'article de la mort, et toutes les indulgences

et grâces que Sa Sainteté avait coutume d'accorder, l'assurant que toute son ambition se bornait à mourir en état de grâce et à obtenir le pardon de ses fautes. Le Nonce le fit ainsi ; il expédia immédiatement un courrier à Rome, et le Saint-Père confirma tout ce que son légat avait accordé, même avant la mort du Roi.

Cette vie, toutefois, s'éteignait sensiblement ; on entendait à peine ce qu'il disait parce qu'il avait à peine la force de parler. Elle semblait même tenir du miracle, cette vie difficile et horrible, qui se prolongeait au mépris d'une nature dissolue et exténuée. Lui-même, connaissant que le terme de sa pérégrination ne pouvait tarder d'arriver, et voulant recevoir dans la plénitude de son jugement le sacrement de l'Extrême-Onction, demanda instamment qu'on le lui administrât. Il n'avait pas une connaissance parfaite des cérémonies qui devaient se pratiquer, parce qu'il ne l'avait jamais vu administrer, et, afin de le recevoir dignement, il ordonna à son confesseur de lui lire, dans le rituel romain, tout ce que l'Eglise avait coutume de faire dans l'administration de ce sacrement. C'est ainsi qu'il s'instruisit de tous les détails ; il demanda ensuite aux médecins s'il était déjà dans le cas où on pourrait le lui administrer ; ils convinrent que oui et on avertit le Roi. Alors il ordonna de lui laver les mains et de lui couper les ongles; il appela don Cristobal de Mora et lui dit qu'il voulait que le Prince son fils se trouvât présent à cet acte; de plus,

le prieur et quelques religieux, et les officiers de sa maison. Dès que tout fut préparé, à neuf heures du soir du premier jour de septembre, l'archevêque de Tolède, don Garcia de Loaisa, lui administra le sacrement; près du lit se trouvaient le Prince et l'Infante, ses enfants et les autres personnes déjà nommées. Il se montra si courageux, il vit s'effectuer toutes les opérations avec tant de calme et de fermeté, qu'à part la faiblesse, il ne paraissait avoir aucun mal; au point que le P. Sigüenza, qui était présent, crut qu'on lui avait donné trop tôt le sacrement que l'Eglise veut ne voir administrer qu'au dernier moment.

La cérémonie terminée, il resta seul avec le prince son fils et héritier de sa couronne à qui il dit alors : « *J'ai voulu, mon fils, que vous vous trouviez présent à cet acte, afin que vous vissiez où tout aboutit.* » Il le chargea ensuite de veiller surtout pour la religion et la défense de la foi, pour l'observation de la justice, et de travailler à vivre et à gouverner de manière qu'arrivé au même point il se trouvât avec la conscience tranquille. Il ajouta quelques instructions particulières pour le gouvernement des royaumes dont il allait hériter, quelques conseils comme roi et comme père. Le prince sortit extrêmement attendri et son père continua, sur ce lit de douleur, ses longues souffrances.

A partir de ce jour, il abandonna presque entièrement les affaires du gouvernement, et il commença à s'occuper minutieusement de sa mort et de ses funérailles. Premièrement, il ordonna d'ouvrir et d'examiner la caisse qui contenait le corps de l'empereur et roi, son père. Ensuite, il fit une solennelle profession de foi, d'après celle que Ludovico Blosio expose au livre deux de ses œuvres. Quelques jours après, il ordonna à Ruiz de Velasco de lui apporter une caisse dont il lui avait spécialement confirmé la garde, six ans auparavant, à Logroño, et dans laquelle se conservaient deux voiles et un crucifix consacré, crucifix qui était le même que l'empereur son père avait tenu, dans ses mains, au moment de sa mort. Il voulut qu'on le suspendît aux rideaux de son lit, devant ses yeux. Il disposa que sa bière fût faite du bois qui restait de la croix où était placé le crucifix du grand autel, bois extrait de la quille d'un galéon portugais appelé *cinco chagas*, les cinq plaies, galéon qui, depuis plus de vingt ans, était démoli dans le port de Lisbonne, lorsqu'il alla prendre possession du royaume de Portugal. Le bois de ladite quille venait d'un de ces arbres énormes qui croissent dans les Indes orientales et que les naturels appellent angeli.

La bière fut faite de ce bois, doublé intérieurement de satin blanc et à l'extérieur d'une toile d'or noire, avec une croix de satin cramoisi dessus et des clous dorés. On la porta près de son lit pour qu'il la vît, et lui-même comprenant l'état de putréfaction où il se trouvait, l'odeur insupportable qu'il exhalait, il voulut qu'on fît pour l'intérieur de cette caisse une autre caisse en plomb et qu'on l'y dépo-

sât sans l'embaumer. C'est admirable et presque incroyable, paraît-il, que se trouvant dans cet état de martyre et d'anéantissement, puisque les liquides qu'on lui donnait ne passaient qu'avec une extrême difficulté, il pût s'occuper si minutieusement de ce qui regardait son enterrement, sans négliger entièrement les affaires du royaume. En effet, don Cristobal de Mora répétait souvent qu'il était surpris de voir la facilité avec laquelle il passait des choses les plus graves de son gouvernement aux détails les plus insignifiants de son enterrement, comme s'il se trouvait en pleine santé.

Deux jours avant sa mort, sentant qu'elle approchait, il voulut dire adieu à ses enfants et les bénir. Le prince et l'infante se présentèrent, il les embrassa tendrement, leur dit quelques paroles, pas longues, son extrême faiblesse et son état de prostration ne le lui permettaient pas, toutes relatives à l'observation de la foi et à la conservation de la religion. Il dit en particulier à l'Infante que puisqu'il n'avait pas plu à Notre Seigneur qu'il la vît mariée, comme il l'eût désiré, avant qu'il se retirât de cette vie, il lui demandait de se gouverner avec la prudence dont elle avait fait preuve jusque-là et de chercher à augmenter la foi dans les Etats qu'il lui laissait. Telle avait été son intention principale en les lui donnant, espérant d'elle qu'elle ferait comme il lui en laissait la charge, et qu'elle le dirait aussi à son cousin, et le lui demanderait de sa part quand

elle le verrait (1). Ensuite, livrant à son confesseur un papier où était écrite une instruction que saint Louis, roi de France, avait donnée à son héritier à l'heure de sa mort, pour qu'il la lût au prince, sans manquer une parole, il leur présenta à baiser sa main décharnée et presque inerte ; il leur donna ensuite la bénédiction, avec un singulier courage et force d'âme, et il les congédia, les yeux pleins de larmes et le cœur rempli d'amertume.

Le lendemain, quand son confesseur dit la messe à l'autel qui était au pied du lit, il manifesta les plus vifs désirs de recevoir la Sainte Communion qu'il avait déjà reçue deux fois depuis l'Extrême-Onction. Mais les médecins avaient prévenu qu'il ne pourrait avaler l'hostie à cause de son extraordinaire faiblesse, et le confesseur dut lui refuser sa demande. Enfin l'heure arriva où devait se terminer cette si longue et si pénible agonie, quoique la tranquillité du patient semblait faire croire que toutes les douleurs avaient cessé. Les médecins avisèrent

(1) Philippe II mourut en exprimant le désir de voir sa fille unie à l'archiduc Albert, son cousin germain, à qui il cédait les Pays-Bas en fief perpétuel, dépendant des rois d'Espagne. A la suite de son dernier codicile, octroyé à Saint-Laurent, le 23 août 1597, et de la même main et écriture que ledit codicile, se trouve un papier dont voici la teneur : « Les conditions par lesquelles Sa Majesté a bien voulu disposer des Etats de Flandres en faveur de la Señora Infante et de l'archiduc Albert avec qui elle doit se marier. » Elles se composent de neuf articles ou paragraphes, sans signature. — Archives du monastère.

don Cristobal de Mora pour qu'il lui fît connaître que sa dernière heure était arrivée. Il entendit cet avis sans trouble aucun ; il fit appeler son confesseur, les deux Altesses, l'archevêque de Tolède, le prieur du monastère pour l'aider dans ce pas. L'archevêque lui adressa une longue et dévote exhortation qui dura plus d'une demi-heure ; il l'exhorta à confesser sa foi et à protester pour elle ; il y répondit d'une voix assez claire et assez intelligible : « *Oui, je confesse et je proteste.* » Il demanda ensuite qu'on lui donnât lecture de la Passion selon Saint-Jean, ce que fit l'archevêque de Tolède lui-même, en mêlant à sa lecture des réflexions dévotes que Sa Majesté écouta avec des marques de tendresse et de regret. A une heure de la nuit, son confesseur lui adressa un autre discours non moins saint et tendre. A peine ces exhortations cessaient-elles que le malade répétait : *Père, dites encore, dites encore*, de sorte qu'il s'écoula quelques heures pendant lesquelles il entendait, sans cesse, des paroles spirituelles et affectueuses. Le docteur Juan Gomez craignant de le voir par là finir plus tôt, lui conseilla de se reposer un moment pour prendre haleine, mais il lui dit : *Il n'est déjà plus temps.*

En effet, peu d'instants après, et une heure et demie avant de mourir, il fut pris d'un évanouissement mortel ou d'une syncope qui fit croire à tous qu'il avait cessé d'exister, parce qu'elle dura assez longtemps ; mais tout à coup il ouvrit les yeux avec vivacité et les fixant sur don Fernando de Tolède qui

tenait dans ses mains le crucifix que son père baisait au moment où il expira, il le prit et le baisa plusieurs fois. Le même don Fernando lui présenta ensuite le voile de la Vierge de Monserrat ; le roi le regarda, le prit en souriant tranquillement et lui dit : « *Donnez-le ici qu'il est déjà l'heure.* » Alors le prieur du monastère lui lut la recommandation de l'âme selon le rituel romain, il montra qu'il l'entendait et qu'il recevait une consolation dans ses paroles pleines d'onction. Il resta plus d'une demi-heure avec le voile dans une main et dans l'autre le crucifix qu'il baisait fréquemment, jusqu'à ce qu'enfin à cinq heures du matin, aux premières lueurs du jour, il protesta qu'il mourait catholique ; il éprouva un petit tressaillement, entr'ouvrit deux ou trois fois la bouche, et cette âme si énergique et si forte abandonna le corps déjà consumé, corrompu et dissous, le 13 septembre 1598.

Ce grand monarque était né le 21 mai 1527. Il avait commencé à régner par suite de l'abdication de son père, l'empereur Charles-Quint, en 1556. Il commença la construction du monastère de Saint-Laurent, monastère qui n'a jamais été assez apprécié, en 1563 ; il en vit poser la dernière pierre le 13 septembre 1584 ; et quatorze ans après, ce même jour, mourut à l'âge de soixante-onze ans, trois mois et vingt-deux jours, Philippe II, après une maladie des plus longues, des plus terribles, remplie des plus cruelles souffrances et qui peut servir de puissant exemple, afin de prouver que le monde entier vaut

bien peu pour soulager la destinée d'un homme durant la maladie et dans la tombe.

MANIÈRE D'AGIR DE PHILIPPE II DANS L'AFFAIRE DU PASTELERO DE MADRIGAL

Avant de terminer ce livre, je veux faire connaître au lecteur un événement du temps de Philippe II où se retrace son âme. Les documents dont il se compose, et parmi lesquels se trouvent des lettres écrites de la main du monarque, pourront l'instruire de la manière de procéder en justice de ce roi, dans les affaires qui l'intéressaient.

Les personnes contre qui il procédait étaient des coupables ; elles méritaient un châtiment. Mais être Roi et faire violer les lois, ordonner la torture qu'on devait donner aux accusés, régler la sentence qu'on devait prononcer, pousser l'esprit d'inquisition jusqu'à se faire rapporter par les confesseurs les dernières pensées des accusés, c'est une conduite qui dépasse toutes les bornes.